

Une réflexion sur l'œuvre d'Anne Perrier

Yukiko SATO

Lors de mon séjour en Suisse, j'ai eu l'occasion de découvrir l'œuvre de la poétesse lausannoise Anne Perrier. Il s'agissait en fait d'une re-découverte car je l'avais déjà rencontrée chez Philippe Jaccottet qui l'évoquait dans sa préface pour *Poésie 1960-1979*.¹⁾ Cet écrivain helvète y recommandait la lecture des cinq premiers livres d'Anne Perrier, sur lesquels « s'ouvre presque sans bruit une porte ». ²⁾ C'est à la suite de cette préface que j'ai entamé la lecture de ses deux anthologies, *Poésie 1960-1986*³⁾, et *Œuvre poétique 1952-1994*.⁴⁾

Anne Perrier est née en 1922 à Lausanne où elle réside actuellement. C'est durant son enfance heureuse qu'elle se distingua par ses talents d'écriture alors que demeurait en elle un profond intérêt pour la musique, hérité de son père. Ses premiers poèmes furent publiés en 1943 dans la revue *Lettres*. Trois ans plus tard, elle épousa Jean Hutter, qui devint par la suite le directeur de la *Collection poétique d'écrivains romands* chez Payot. Elle se convertit au catholicisme en 1952, après sa rencontre avec l'abbé Charles Journet, qui l'inspira et devint son premier lecteur. Sociable de nature, elle entretint de nombreux échanges avec les poètes suisses et étrangers. A ce jour, elle est l'auteur de plus de dix ouvrages poétiques.

Quel est son univers poétique ? Dans son quatrième recueil, *Le Petit Pré* (1958), qui ouvre l'anthologie *Poésie 1960-1986*, les abeilles bourdonnent. Ces tisseuses de mots sont entourées des petites vies de la nature, de fleurs, de fruits, et d'herbes au-dessus desquels virevoltent les oiseaux, autant de visions métaphoriques de l'auteur elle-même. Ces petites vies paradisiaques n'échappent pourtant pas à la tombée des ténèbres. « ...c'était folie / De vouloir éterniser / La danse et la saison fleurie ». ⁵⁾ Par ailleurs, elle ne craint pas la mort pour renaître en un oiseau orné de silence. Les cinquante-sept strophes contenant en moyenne huit ou neuf lignes sont beaucoup moins volubiles et beaucoup moins lyriques que ses trois recueils précédents, dont Perrier n'insérera qu'un extrait dans *Œuvre poétique 1952-1994*.¹ La nouvelle forme poétique germée dans ce petit pré impressionnera la critique par son adroite brièveté.

En ce monde tu es l'oiseau
Ne trahis pas l'espace ni le chant
Ce serait beau
Déjà et suffisant
Si tu pouvais tenir la note unique
Que Dieux te destina dans sa libre musique⁷⁾

L'oiseau ayant quitté le pré s'envole si vigoureusement qu'il se heurte à la mort comme le montre le livre suivant, *Le Temps est mort* (1961-67). La tombe est creusée, « la poésie est morte ». ⁸⁾ Désillusionnée par la magie des mots, la poétesse se fige dans l'attente. Elle guette avec pour seule compagnie les violettes de l'oubli, que « le silence tombe / En moi comme un fruit ». ⁹⁾ Sa patience sera récompensée. Le renouveau prendra forme dans le *cantique du printemps*. ¹⁰⁾ « Un ange » dirige la main, d'où naîtront les « pages peut-être les plus belles d'Anne Perrier ». ¹¹⁾

En parcourant les lignes de ses livres, on peut remarquer que deux éléments en opposition s'y côtoient souvent; la parole et le silence, la vie et la mort, le ciel et la terre, le jour et la nuit, l'élan et la chute, ou encore la joie et la détresse. Il en est de même dans le recueil suivant, *Lettres perdues* (1968-1970). Ce livre est dédié à son ami, le poète portugais Cristovam Pavia mort le 13 octobre 1968. L'auteur ne sombre pas entièrement dans le chagrin du deuil. La mort du *frère de cristal* devient une « inguérissable blessure de vivre ». ¹²⁾

Toi ciel moi terre
Nous parlerons longtemps longtemps¹³⁾

Elle est à la fois accompagnée et séparée de son frère décédé alors que, de son vivant, ils ne communiquaient que par courrier. La fusion de deux extrêmes enfantée dans la douleur enhardit la poétesse. Un nouvel épanouissement de sa poétique se réalise ainsi par une série de cinquante tercets dans le recueil *Feu les oiseaux* (1972-1975). C'est d'ailleurs cette forme, la plus brève jamais utilisée chez Anne Perrier, qui amènera quelques critiques à faire un rapprochement avec celle du haïku. Si la supposition d'une influence paraît hâtive, il est possible

d'admettre une affinité entre deux poétiques dont la simplicité poignante et énigmatique émerveille tant de lecteurs francophones. Sur chaque page où deux strophes sont disposées l'une en haut et l'autre en bas, l'auteur éprouve un désir d'essor de plus en plus fort;

J'ai rejoint les oiseaux sauvages / Oh ! ne me cherchez plus / Qu'ailleurs¹⁴⁾

Elle n'hésite plus à renverser le ciel et la terre, à les confondre, car son élan a franchi la frontière de l'infini.

Dans une tombe si je l'ouvrais / Je trouverais / Le bleu du ciel¹⁵⁾

Si j'erre si j'ai soif / Je creuserai des puits / Dans le ciel¹⁶⁾

Et elle effacera jusqu'au seuil de la mort.

Après avoir creusé des puits, elle meurt « d'une chute infinie / Dans l'eau du ciel ». ¹⁷⁾ *Le Livre d'Ophélie* (1977-1979) transmet ses mots d'adieu. L'auteur aspire au sommeil éternel dans le calme des eaux, telle une héroïne shakespearienne. L'influence du célèbre britannique était déjà présente à l'époque du *Petit Pré*. Avait-elle besoin d'une halte ou d'un dénouement ?

Mourir en douce
Sans avoir dit un mot
De trop
Sans que l'âme éclabousse
La rue
Quitter la vie
Comme un fleuve ingénu
Remonterait sans bruit
Vers sa source¹⁸⁾

Comme le souhaitait Jaccottet en terminant sa préface du commentaire sur ce recueil, la voix d'Anne Perrier persiste. Mais il fallut attendre sept ans pour qu'elle concilie « la mortelle contradiction / D'être et de n'être pas / Au

monde ».19)

La Voie nomade (1982-1986) est un livre de renaissance. Les paysages ont tournés en désert. Désormais elle ne flotte plus au milieu du ciel bleu, mais marche au-dessous. Avec un ton plus affirmatif, ses poèmes décrivent le voyage au cours duquel elle « cherche le chemin qui dure / Toujours toujours toujours ».20) La lumière du désert, réduisant le lyrisme et les effusions en cendres, rend son univers poétique plus élémentaire. Faute de chants d'oiseaux entendus autrefois parmi les fleurs et les fruits, la femme nomade prend une flûte pour rendre « ce mince chant où venaient se poser / Jadis les paons de jour »21) et part.

O rompre les amarres
Partir partir
Je ne suis pas de ceux qui restent22)

On peut considérer son recueil suivant, *Les Noms de l'arbre* (1989), comme une oasis sur le chemin aride de la poétesse. Anne Perrier y dédie chaque strophe à un arbre, aux « frères de lumière »23) et inscrit affectueusement leurs visages sous leurs branches. Le peuplier « boit le ciel (...) Au faite du silence ».24) Le palmier « scrute l'horizon sans fin / Cherchant parmi les dunes de silence / Le pas immémorial des grandes caravanes / Disparues ».25) Ce sont certes des végétaux solidement enracinés, mais aussi des rêveurs, à l'image de l'auteur. Autrement dit, Anne Perrier se retire au fond de ce verger pour confier aux arbres le *Je* poétique qu'elle clamait à haute voix dans les recueils précédents. De telles strophes nous permettent une nouvelle fois de comparer Anne Perrier aux haïkistes, dont la poésie a pour principal motif non les poètes eux-mêmes mais les éléments de la nature.

Après avoir apaisé sa soif à l'ombre des arbres, l'oiseau apparaît et s'envole encore une fois dans *Le Joueur de flûte* (1994). Mais l'auteur préfère le poursuivre ayant chargé « leur vol imminent / De mes hauts désirs ».26) bercée par la sérénité d'*AIR GRECS*27), elle veut désormais « dormir / Dans le balancement des âges »28) car elle n'est « plus qu'une ombre » et que « la douleur / Et la plainte du monde ».29) Malgré tout, elle crie de toutes ses forces, et c'est de nouveau le tercet figurant son propre coup d'ailes qui donne forme à sa voix dans la dernière partie du recueil.

Tant de silences sur ma page
Blanches brassées de fleurs
Sur toute la douleur du monde³⁰⁾

Même si ses yeux sont remplis de larmes et que ses ailes sont alourdies de nostalgie, *Le Joueur de flûte* ne perd pas ses perspectives. Les poèmes d'Anne Perrier demeurent des chants d'oiseaux.

Simplement
Les jours où la voix me manque
Sur la page déserte
Ils chantent³¹⁾

La poétesse a cheminé du « petit pré » vers le désert infini, ses oiseaux aspiraient à disparaître dans le bleu du ciel, et son héroïne a plongé dans les transparences des eaux courantes. Tous ces éléments tendent à une poétique du dépouillement. Elle a essayé de réduire et de condenser ce que les mots expriment durant sa longue vie poétique marquée de tant d'élans et de rechutes. Cette expérience lui a appris la force et l'impuissance de la parole. Ses chants dégagés d'opacité sont légers mais denses, humbles mais glorieux. Si envahissante que soit la présence de la mort, la poétesse ne lui cède pas, au contraire, elle la réconcilie avec son opposé, la vie. Elle place la vie et la mort dans l'Ordre de la nature qu'elle nourrit et qui la nourrit. Son acceptation spontanée de la dualité du monde se répercute indéniablement sur son œuvre. Cet esprit d'ouverture et d'acceptation, cette capacité de mêler la vie et la mort sont une des qualités les plus remarquables chez Anne Perrier.

La joie en moi
Monte comme la mer
O vie
O mort
O bien-aimées³²⁾

C'est par un jour de givre du mois de février que la poétesse m'a accueillie chez elle. Ce devait être une dernière porte à ouvrir pour découvrir « le chant qui s'en va tout seul / Entre terre et ciel ». ³³⁾ Je l'ai trouvée, assise dans un fauteuil, une anthologie de poésie à la main. Pour mettre à l'aise cette Japonaise intimidée, elle parlait des livres sur le Japon, de haïkus ou de photos de paysages des quatre saisons qu'elle appréciait. Elle n'aurait pas eu de peine à découvrir ce nouvel univers, avec « un mince fil d'été autour de la cheville ». ³⁴⁾ Anne Perrier m'affirma avec un ton aussi pénétrant que celui de ses poèmes, l'importance de son *Je* poétique. Elle conserve invariablement une confiance et une espérance totales dans la poésie en général. J'ai retrouvé en elle la même finesse délicate et cristalline que montrait chaque strophe, et la même énergie magnétique émise par son œuvre lorsque les fragments scintillants se réunissent en une polyphonie harmonieuse.

Après cet entretien, j'ai lu son dernier recueil, *L'Unique Jardin*^{ai} dans lequel il m'a semblé qu'elle avait enfin trouvé la « demeure » qu'elle recherchait sur *la voie nomade*. Au sein du *jardin* à la fois enclos et ouvert, bâti sur terre et donnant sur l'azur, elle se repose auprès de l'éternel silence. Emplie de sérénité, pourtant, elle repartira quand sera venue l'heure de « pousser la porte du jardin / Sans larme traverser / L'espace de la rose / Et doucement glisser / De l'un à l'autre Eté ». ³⁵⁾

Si je ne reviens pas

Dites au merle que je me suis perdue³⁶⁾

Nous aurons nous aussi des portes à franchir pour la découvrir entre ciel et terre.

Notes

¹⁾ Philippe JACCOTTET, *L'Ecouteuse, à l'écart (Anne Perrier)*, dans *Une Transaction secrète*, Gallimard, 1987.

²⁾ *Ibid.*, p. 270.

³⁾ Anne PERRIER, *Poésie 1960-1986*, L'Age d'homme, 1993.

⁴⁾ Anne PERRIER, *Œuvre poétique 1952-1994*, L'Escampette, 1996.

- 5) *Poésie*, p. 37.
- 6) Cette anthologie est son œuvre complète entre *Le Petit Pré* (1958) et *Le Joueur de flûte* (1994) précédée des extraits de trois premiers recueils, *Selon la nuit* (1952), *Pour un vitrail* (1955), *Le Voyage* (1958).
- 7) *Poésie*, p. 24.
- 8) *Ibid.*, p. 76.
- 9) *Ibid.*, p. 73.
- 10) Le titre de la quatrième partie du recueil.
- 11) Philippe JACCOTTET, *Une Transaction secrète*, p. 273.
- 12) *Poésie*, p. 114.
- 13) *Ibid.*, p. 90.
- 14) *Ibid.*, p. 127.
- 15) *Ibid.*, p. 123.
- 16) *Ibid.*, p. 146.
- 17) *Ibid.*, p. 179.
- 18) *Ibid.*, p. 184.
- 19) *Ibid.*, p. 164.
- 20) *Ibid.*, p. 198.
- 21) *Ibid.*, p. 208.
- 22) *Ibid.*, p. 193.
- 23) Mots de P.-A. JOURDAN cités en tête du livre.
- 24) *Œuvre poétique*, p. 183.
- 25) *Ibid.*, p. 196.
- 26) *Ibid.*, p. 202.
- 27) Le titre de la deuxième partie du recueil.
- 28) *Œuvre poétique*, p. 215.
- 29) *Ibid.*, p. 217.
- 30) *Ibid.*, p. 219.
- 31) *Ibid.*, p. 208.
- 32) *Le Temps est mort*, *Poésie*, p. 61.
- 33) *Le Livre d'Ophélie*, *Ibid.*, p. 172.
- 34) *La Voie nomade*, *Ibid.*, p. 194.
- 35) Anne PERRIER, *L'Unique Jardin*, Bernard Blatter, 1999.
- 36) *Ibid.*, dernière strophe.
- 37) *Ibid.*, sixième strophe.